



LA CHRONIQUE DE
GILLES DOWEK

LA VERTU DES MASQUES

Parade contre le harcèlement sur les réseaux sociaux, l'interdiction de l'anonymat est aussi une menace pour les libertés.



Le masque de Guy Fawkes, rendu célèbre par le mouvement hacktiviste Anonymous, est un symbole pour ceux qui défendent coûte que coûte la liberté d'expression.

Les émetteurs de fausses informations, qui nous manipulent, et de trolls, qui nous insultent, sont souvent bien installés derrière leur clavier et anonymes. D'où une idée simple pour nous protéger de leurs nuisances: leur supprimer ce droit à l'anonymat. Mais est-ce une si bonne idée?

Certains réseaux sociaux obligent déjà leurs utilisateurs à s'identifier par leur nom et non par un pseudonyme, même quand ces utilisateurs ont par ailleurs, par exemple, un nom d'artiste. Cette injonction à la transparence – avec l'argument que ceux qui n'ont rien à cacher n'ont rien à craindre – dépasse même le cadre des réseaux informatiques, puisque, en France, une loi interdit, depuis octobre 2010, de porter dans l'espace public une tenue destinée à dissimuler son visage.

Du point de vue technique, il n'est pas difficile de mettre en place cette interdiction sur les réseaux. Il serait par exemple simple d'empêcher quiconque de poster un message sur une plateforme de blogage ou de microblogage, d'envoyer un courrier électronique ou même de passer un appel

téléphonique sans que son identité ne soit dévoilée. Dans le même esprit, il ne serait pas non plus difficile d'enregistrer dans une base de données l'ADN des sept milliards d'humains, pour identifier automatiquement un criminel à partir d'un cheveu ou d'une trace de sueur retrouvés sur une scène de crime. Mais est-ce dans une telle société que nous souhaitons vivre?

On trouve déjà dans le commerce des kits de bioanonymat avec des sprays à ADN mélangés

Bien entendu, la victime d'un crime souhaite toujours que son auteur soit identifié et même la victime d'une agression verbale anonyme souhaite souvent voir son auteur démasqué. Mais, avant de renoncer à notre anonymat, nous devons nous poser deux questions: un tel renoncement est-il utile? Et, surtout, qu'y perdons-nous?

Il est peu probable qu'une mesure qui contraindrait chaque humain à faire enregistrer son ADN dans une base de données soit pleinement efficace. On trouve déjà dans le commerce des kits de bioanonymat qui contiennent un pulvérisateur d'un mélange d'ADN de diverses provenances. Cette technique permettrait de noyer l'information génétique et ainsi de dissimuler votre identité. Il n'est donc pas sûr qu'une base de données des ADN de tous les humains aide beaucoup à identifier les criminels. Il sera peut-être tout aussi simple de contourner les interdictions d'anonymats sur les réseaux, pour ceux qui le voudront.

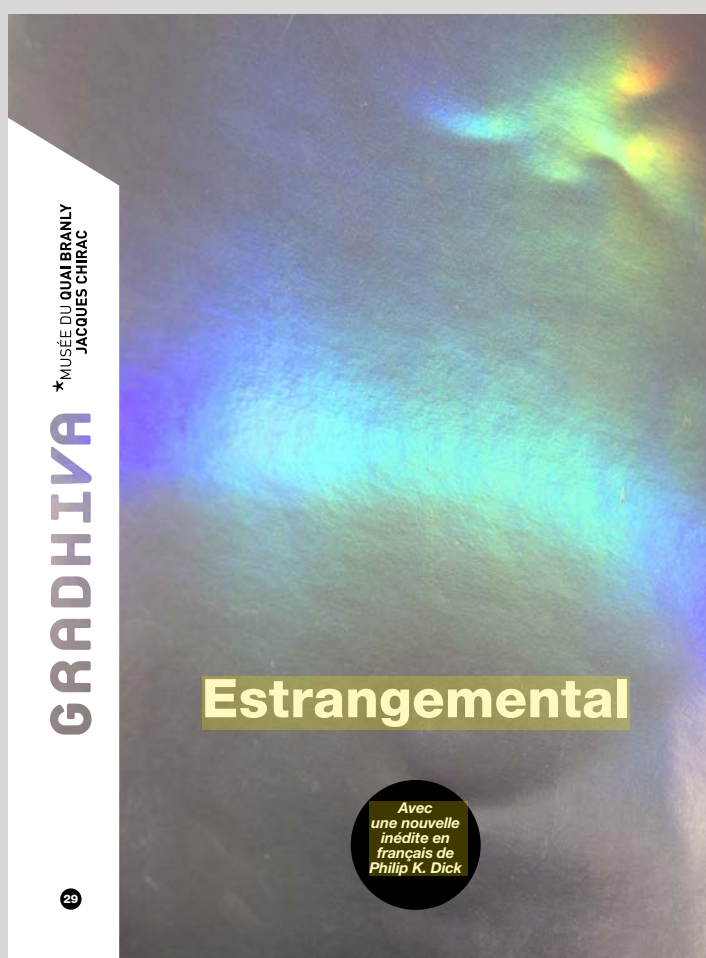
Ce que nous perdons est, en revanche, bien plus certain. Depuis le XIII^e siècle, lors du carnaval, le port d'un masque autorisait les Vénitiens à dissimuler leur visage et à transgresser les normes sociales, sans se laisser identifier, rendant ces normes plus supportables le reste de l'année. Mais, à la fin du XVIII^e siècle, Napoléon Bonaparte, à la tête des troupes du Directoire, mit fin à cette tradition, pour éviter que des révolutionnaires se cachent sous ces masques.

Également au XVIII^e siècle, les Anglais Jeremy et Samuel Bentham imaginèrent une architecture pour prison, la structure panoptique, qui permettait au gardien d'observer en permanence tous les prisonniers, sans que ceux-ci puissent se soustraire à cette surveillance, ni même savoir s'ils étaient observés ou non. Au XX^e siècle, dans son roman 1984, George Orwell poussa l'idée à l'extrême: un régime surveillant constamment chaque citoyen – et l'impossibilité pour celui-ci de s'y soustraire. Cette observation permanente de la population, pour l'auteur, était l'une des caractéristiques des dictatures.

La transparence de ces deux systèmes, carcéral et politique, nous semblait naguère être le symbole de la négation de notre humanité. Est-elle en passe de devenir notre nouvelle normalité? ■

GILLES DOWEK est chercheur à l'Inria et membre du conseil scientifique de la Société informatique de France.

LA REVUE GRADHIVA★



ESTRANGEMENTAL

Le soupçon sur la nature de la réalité et sur ce qu'elle pourrait camoufler est au point de départ de nombreuses enquêtes d'anthropologues ayant travaillé sur la sorcellerie, la magie ou la divination. Il est aussi au cœur de beaucoup des romans de Philip K. Dick : l'écrivain américain a développé tout au long de sa vie une œuvre romanesque puis philosophique et théologique mettant en jeu des multiplicités de réalités parallèles. Dès lors, dans quelle mesure peut-on considérer Philip K. Dick comme un anthropologue ? Et qu'est-ce que les anthropologues ont-il à apprendre de sa lecture ?